



Médiathèque Valais St-Maurice

## Antonin Moeri

Jeudi 8 mars  
12h30 – 13h30

Antonin Moeri est né à Berne en 1953. Il passe son enfance à Mexico, puis sur les rives du Léman, dans la région de Vevey. Après avoir étudié à l'Université de Genève et fréquenté l'École d'art dramatique de Strasbourg, il exerce le métier d'acteur en France et en Belgique.

Traducteur de Theodor Fontane, de Robert Walser et de Ludwig Hohl, il est aussi écrivain et l'auteur d'une œuvre qui se partage entre **romans** - *Le fils à maman*, 1989, roman relevant partiellement de l'autofiction et marqué par la double influence de Robert Walser et de Thomas Bernhard; *L'Île intérieure*, 1990 ; *Les yeux safran*, 1991; *Cahier Marine*, 1995, récit qu'on pourrait dire d'exorcisme autobiographique; *Igor*, 1998; *Juste un jour*, 2007; *Pap's*, 2015, qui prend place dans la veine « familiale » - et **nouvelles** – *Allegro Amoroso*, 1993 ; *Paradise Now*, 2000 ; *Le Sourire de Mickey*, 2003, où il module une observation psychologique et sociale variée et acérée, ; *Tam-tam d'Éden*, 2010 ; *Encore chéri!*, 2013.

Antonin Moeri vit à Genève. Il séjourne une partie de l'année à Cully.

### **Les Yeux safran, 1991**

Safran, c'est la couleur de la mort: celle de la mère du narrateur, atteinte d'un cancer, et qui s'éteint petit à petit devant lui tandis que sa peau jaunit.

*« C'est un autre enrichissement que je vise en racontant cette fin d'existence qui ne me permet pas l'objectivité du clinicien, parce que cette fin fut celle de ma mère, non seulement celle d'une femme exigeante, noble et délicate dans ses jugements, ses enthousiasmes, ses passions, mais également celle d'une femme m'ayant porté dans ses flancs et mis au monde dans les affres d'une douleur qui avait risqué de l'emporter. Si je ne désirais plus la voir dans les derniers instants, c'est que je voulais la ménager, je ne voulais pas lui imposer ma présence, celle d'un bien-portant dont le moindre geste ne pouvait que la blesser. J'avais honte de ne pas être dans sa situation. Sans doute ce sentiment éprouvé alors que mon père s'acharnait à prendre soin d'elle est-il une preuve de plus de ma couardise, de mon égoïsme et de ma faiblesse. Mais qui ne redoute pas la confrontation avec la mort, qui ne s'écarterait pas de l'inéluctable destruction ? »*

*« On voudrait ne songer qu'à la vie, faire des projets, les réaliser, aller, venir, travailler, se lever, entreprendre, cultiver l'amitié, remplir son devoir, grimper dans l'échelle sociale, donner des ordres, incarner l'honnête homme...*

*Tout cela vous laisse un goût d'amertume dans le gosier, car ne comptent que les questions sans réponse. »*

### **Tam tam d'Eden, 2010**

« L'Éden? Serait-ce ce lac Léman et ses bords où se promènent ses personnages? Ce lieu de vignes, d'eaux et de lumière, où ils festoient parfois, comme dans la nouvelle éponyme où l'Éden n'est pas un sage paradis mais bien plus un jardin des délices. Tam-tam? Pour le rythme sans doute. Mais aussi pour ces bruits du monde auquel le «nouvelliste» semble être sensible. On l'imagine saisissant au vol des phrases lancées sur les terrasses d'été où il sirote un verre, tendant l'oreille, captant, notant mentalement puis brodant, débordant, exagérant, imaginant tout autour. »

*« -T'aurais dû voir ça ! Toutes sortes de gens !...*

*J'avais pris dans mon sac une bouteille de vin et des sandwiches au thon. On a voulu offrir un verre à Lionel, tu sais, le type qui conduit des locomotives. Il a refusé...*

*On allait s'éloigner quand Lionel a dit : « Asseyez-vous un moment, j'aimerais vous parler, j'aimerais te dire quelque chose, Nelson, il faut absolument que je te dise...*

*Tu vas me prendre pour un fou. Chacun s'occupe de ses affaires, mais personne ne songe à l'amour, à cette force qui nous entraîne et dont on a peur. J'adore me retrouver au milieu d'une foule, même si je connais peu de monde. Ce ciel est admirable, et cette brume qui court sur les montagnes, on voudrait qu'elle soit là pour l'éternité. Nous ne savons rien du secret de la vie. Notre esprit n'est fait que pour résoudre les petits calculs de notre intérêt bien compris. Connaître le prix des communications téléphoniques, de l'électricité ou de la benzine est à notre portée. S'émerveiller comme un enfant devant les MP3, les i-Phone et les GPS est le lot de chacun, alors que la terre n'est qu'une poussière dans la poussière des univers. Je m'emballe une fois de plus, je ne devrais pas. La colère donne des ailes à mon rêve. Je vais tutoyer les nuages, caresser leur douce étoffe. Parce que j'aime, oui, tu entends, Nelson, j'aime les femmes. Je les aime tellement. Je les aime toutes. Je voudrais toutes les posséder. Non, c'est pas vrai. Non, pas les posséder. Les aimer. Voilà. C'est dit. Les aimer. Il n'y a pas assez de femmes dans l'univers pour contenir tout l'amour qui déborde. C'est une galaxie où les atomes se croisent en riant. Nébuleuse de froufrous, robe en satin dont les ailes frémissent dans le rose du soir. Les plumes bruissent tout contre l'oreille, à l'aube, quand l'agonisante entend le pêcheur revenir au port. Clappement de langue ou clapotis contre la coque de Lilo, nom qu'il donna à sa barque, le Charon avare. Il danse sur les flots et tire à lui les étincelles d'argent, reflets de son falot épuisé. Comment te dire, Nelson, avec quels mots, avec quelles phrases, cette houle à l'assaut des récifs qui enfle dans ma tête, à en oublier mon propre nom ? Oui, je ne sais plus comment on l'écrit, mon nom, quand je vois passer certaines femmes. Les anges fredonnent. Trombes de gravier dans la poitrine, écroulements de sans dans le cœur. Incendie qui ravage tout sur son passage, bouche de feu qui anéantit le reste des jungles. Nelson, toi tu connais ces sensations, j'en suis sûr, tu m'en as parlé un jour, sous le grand platane. On voudrait s'agenouiller devant la beauté du regard, de la taille, des bras nus. Peut-on connaître moment plus délicieux, quand les vêtements tombent, un à un, et que la gorge vous éblouit, cette blancheur de lune atroce, figée au cœur de la nuit verte ? Des frissons courent dans le dos...*

*Je vois des mosquées à la place des hôpitaux, la cervelle se rétrécit, ma santé est menacée, c'est l'opéra du paradis, tam-tam d'Eden, tam-tam d'Eden, effroyable jardin, sans croix consolatrice. » »*

### **Pap's, 2015**

Quelque temps avant sa mort, Émile, le fils du facteur des postes, remet à son fils une valise contenant quatre cahiers à la couverture noire, remplis de son écriture lignée...

*« Peu avant sa mort, mon père me confia ses cahiers... Je te les donne, tu en feras ce que tu voudras... J'ai longtemps hésité avant de les sortir de la valise en cuir où il les avait glissés... »*

*Quinze ans après sa mort, j'ouvre la valise en cuir et, sans réfléchir à ce que je fais, feuillette le deuxième... Je veux savoir ce qui se passe dans la tête de ce jeune homme qui, à vingt-cinq ans, vient de terminer ses études de médecine... Je tombe sur cette phrase écrite à Tel-Aviv le 25 août 1948.*

Le hasard peut nous mêler à des faits héroïques. Mais où est le vrai héros ?

*Je me prends à rêver en fixant les immeubles par la fenêtre de mon bureau. Qui est donc ce fils de facteur des postes qui se donne la peine d'écrire un journal intime qu'il transporte avec lui dans ses déplacements autour de la Méditerranée...»*

Antonin Moeri essaie alors de reconstituer ce que fut son père, tel qu'il ne lui est pas apparu de son vivant, et tel qu'il a voulu que son fils le découvre.

*« Je voudrais cheminer au plus près d'un individu qui m'intrigue, qui m'apprend à parler, à raconter des histoires, à évoquer mes vacances dans les montagnes : les marches de plusieurs jours que je faisais avec lui, dormant sur la paille des granges ou sous le délicieux édredon parfaitement entretenu des pensions... »*

*« Retrouver presque chaque jour les cahiers à couverture noire sur ma table, les ouvrir délicatement et reprendre le fil abandonné la veille ou quelques jours plus tôt, lever la tête, laisser prendre mes bras, me balancer sur ma chaise et entendre l'écho des mots qui me transportent dans un autre temps, d'autres régions du monde, un autre foyer de perceptions, tout ça..., comment dire ?... »*

*Ce qui importe finalement, c'est la petite part de vérité que j'aurai pu transmettre en faisant, non pas le portrait d'un homme qui a beaucoup compté pour moi, mais un bout de chemin avec celui qui choisira une fille de marchands de vins pour réaliser un rêve. »*

### **L'Homme en veste de pyjama, 2017**

Quand le soleil descend doucement sur une des plus belles régions du monde, l'homme en veste de pyjama tente de se souvenir : la fille au regard de feu, l'artiste germano-suisse Meret Oppenheim... Il semblerait que tout ça, l'homme en veste de pyjama l'ait raconté à son ami, un sculpteur ...

*« Je demeurai ce jour-là cloué sur mon siège, dans un état qu'on pourrait dire crépusculaire, état dans lequel, sans avoir absorbé ni drogue ni substance chimique, ma relation au monde se modifiait, état dans lequel ma perception de l'espace et de ma propre identité variait... Je restais de longs moments à regarder le ciel par la fenêtre... »*

*Un ciel qui était comme un voile que j'aurais voulu déchirer pour parvenir à voir ces choses que l'on ne voit pas d'habitude... Un ciel qui s'éclaircirait subitement ou bien, au contraire, s'assombrirait avec une inquiétante rapidité... Atmosphère de splendeur sidérante qui pourrait suspendre le temps alors que d'émouvantes formations nuageuses se rétractaient ou s'allongeaient au-dessus de moi... Comme si une autre réalité allait peu à peu imposer ses ombres à celle que m'offrait le spectacle de ce ciel décidément très changeant... Comme si des heures englouties allaient, tout à coup ou peu à peu, surgir des brumes d'un lointain passé... Comme si, à l'intérieur de mon crâne, entre l'écaille du temporal, les plaques osseuses de la voûte et le massif facial, allaient valser un ici et un ailleurs trébuchants... Comme s'il fallait reconstituer ce qui fut, un jour... ce qui advint une nuit ou un soir... ce qui me fit brusquement émerger d'une longue léthargie... Aujourd'hui, pour la première fois depuis longtemps, la région magnifique où je vis et dont les coteaux mûris par le soleil offrent de joyeuses échappées, cette région éveille en moi des sentiments plus subtils... Le ciel maussade deviendrait-il tempétueux ? Dans quel genre de luminosité baigneront les belles montagnes grises de l'autre côté du lac ? Une transparence presque poudrée semble les recouvrir avant l'entrée en scène d'une Young Lady intraitable... Quel bonheur de pouvoir regarder ces lumières éparses s'unissant en taches à peine plus claires que le reste ! Ce sont des nuances qui évoluent doucement à la limite du silence et de l'avant-nuit. »*

Homme ordinaire, sans réelle qualité mais qui se pique d'écriture.

*« Il pourrait enfin accéder à ce monde merveilleux, à cette vie intéressante, lumineuse, pleine de sens... Il pourrait enfin connaître cette ivresse de la création pour laquelle il faudrait presque tout sacrifier... Il pourrait enfin vivre dans cette vibration de fièvre qui permet de voir différemment les arbres, le ciel, les êtres... qui permet d'exagérer, de varier les éclairages... tantôt fantastiques, tout tamisés... »*

Sa vie l'inspire ... *« Il nous arrive de demander ce que cherchait le futur homme en veste de pyjama en prenant place devant sa table, en disposant une feuille sur le plateau, en glissant la paume de sa main sur cette feuille blanche puis en maniant le crayon ou le stylo. Que cherchait-il en écrivant, en alignant les mots dans une certaine disposition ?*

*Ecrivait-il par besoin d'éprouver une souffrance aiguë, pour consumer toutes ses forces dans un bien curieux rituel ? L'idée d'embrasement, d'incendie, de calcination lui semblait correspondre à ce qu'il voulait entreprendre... »*

Il a fait son entrée sur la petite scène littéraire locale en publiant **Machine à gazouiller**.

Alors qu'il était jeune, il a rencontré dans une brasserie la demoiselle au regard de feu. Coup de foudre, fascination... et puis long feu. La jeune femme voulait *« vivre avec un homme. J'aurai des enfants avec lui et, dans le même temps, je m'accomplirai sur le plan professionnel. »*

Cet homme aurait pu être l'homme en veste de pyjama, mais il aurait fallu qu' *« il se décidât, ouvrît les yeux sur le monde qui l'entourait et, en particulier, sur celle qu'il prétendait aimer. »*

La demoiselle s'est découragée face à l'inconstance de l'homme ordinaire.

Bien des années plus tard, l'homme a enfilé une veste de pyjama, s'est assis dans son fauteuil Biedermeier face à sa fenêtre. C'est là qu'il observe la jeune femme à la frange de gamine, dans l'immeuble voisin.